

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France... Un an, 30 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 38 fr. 3 mois, 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Arrivée à Paris des troupes alliées qui prennent part à la revue



LES RUSSSES TRAVERSENT PARIS



LES PARISIENS ACCLAMENT LES ANGLAIS

Les troupes russes, anglaises, belges et les troupes françaises étrangères à la garnison de Paris qui doivent prendre part aujourd'hui à la revue du 14 juillet sont arrivées hier dans la capitale, venant du front. Leur défilé, depuis les gares d'arrivée jusqu'aux casernements, a provoqué parmi la population un vif mouvement d'enthousiasme patriotique.

J'ai assisté, ces jours derniers, à une rassemblée sur les boulevards extérieurs. Le moment choisi : entre la fermeture des cafés et la sortie des cinémas, soit 10 heures et demie du soir. (Je ne peux pas m'habituer à dire 22 heures et demie ; mais est-il bien nécessaire de prendre cette déplorable habitude ?)

La police chargée de l'opération avait établi des barrages au carrefour où quatre grandes voies aboutissaient. Agents piétons, agents cyclistes et agents en bourgeois étaient là, nombreux. Ils ne se cachait pas. Ils formaient, sur les trottoirs et au milieu de la chaussée, des îlots que l'on apercevait de loin ; et les curieux, attirés par ce déploiement de forces, composaient ça et là d'autres groupes qui regardaient les premiers. C'était comme une représentation donnée au quartier. Je me doutais bientôt qu'elle serait gratuite. Elle le fut. Un déserteur, d'une grande imprudence, entra seul dans la masse et n'en ressortit pas. Quelques petits gongs sans papiers, conduits au commissariat voisin, furent relâchés bientôt après, leurs explications ayant été reconnues valables. La permission du permissionnaire était en règle ; la situation militaire des hommes mobilisables était dûment établie ; tous ces passants qui rentraient tranquillement chez eux et auxquels on infligeait un petit interrogatoire ne faisaient courir aucun danger à la sécurité publique.

J'allais moi-même m'éloigner, lorsque deux messieurs d'un certain âge, qui prenaient le frais sur l'avenue, s'approchèrent de moi et me dirent :

— Chou blanc, parbleu ! C'était inévitable. Ce soir, comme tous les soirs, les chevaliers de l'asphalte se sont réunis sous la marquise du magasin de nouveautés d'en face. C'est le lieu de leurs ébats, à ces innocents : ils jouent. Oh ! à un petit jeu bien inoffensif ! Vous survenez : ils vous entourent et l'un d'eux vous demande du feu... ou une cigarette. Vous répondez que n'étant pas fumeur, vous n'avez ni l'un ni l'autre. Ils font mine de croire que vous plaisantez et renchérissent sur vous. Pas d'allumettes ?... Pas de cigarettes ?... Quelle blague ! On va bien voir. Ils tâtent vos poches... et finissent par les vider. Si vous vous fâchez, malheur à vous ! Malheur complet. La jeunesse du quartier s'amuse.

— Alors, ce soir ?...

— Eh bien ! ce soir, ils étaient à leur poste... comme les agents au leur. Mais ceux-ci n'avaient pas plutôt quitté la mairie qu'ils en étaient avertis. Au premier signal, toute la bande a déguerpi. Ils reviendront demain, quand il y aura moins de monde sur la place... je veux dire moins d'agents visibles comme les gros grains d'un chapelet !

— Ah ! nous connaissons le manège, reprit mon autre interlocuteur ; nous l'avons chaque jour en spectacle. C'est triste, allez, de voir flâner du matin au soir ces jeunes gens de seize à dix-huit ans, la casquette sur les yeux, la nuque rasée de près. Il y en a dont les mères travaillent dans les usines, tandis qu'ils chahoutent sur l'avenue, d'un bord à l'autre.

— C'est peut-être dans la journée que le coup de fillet serait le plus fructueux ? dis-je.

— Non, monsieur. Le résultat serait le même. A la vérité, la police est désarmée. Il n'y a pas de loi qui astreigne au travail ces garnements bien résolus à ne rien faire. Du moment qu'ils ne commettent aucun délit, impossible de leur appliquer nulle peine, même légère. Ils ont le droit de fainéanter si ça leur plaît.

— On devrait pouvoir retirer de la circulation ceux qui ne justifient pas de moyens d'existence avouables.

— Bah ! Leurs parents — quand ils en ont — seraient les premiers à leur fournir des excuses et des alibis !

Exact. C'est à la faiblesse des parents et souvent même à leur complicité, le mot n'est pas trop fort, qu'il faut imputer l'inconduite de l'enfant. Mieux vaut presque pour lui une absence complète de direction qu'une direction mauvaise. On a vu, on voit encore à chaque instant, de jeunes orphelins surmonter courageusement, honnêtement, les difficultés de la vie, tandis qu'une promiscuité et des exemples honteux dépravent, au faubourg, l'enfant affligé de parents crapuleux ou simplement amoraux. Mais, comme dit Poil de Carotte : tout le monde ne peut pas être orphelin !

La guerre a encore aggravé le mal. L'école buissonnière, favorisée par un relâchement général, n'a pas préparé l'enfant à l'apprentissage d'un métier, en supposant qu'il eût l'intention de s'y livrer. Quand il n'aide pas sa mère à la maison, il vend des journaux, fait des courses, bricole, perd son temps. Plus âgé, son oisiveté a un prétexte : à quoi bon se met-

tre en train, chercher une place ? Dans un an, deux au plus, son tour viendra de partir... Autant la couler douce jusque-là...

Notiez que le provisoire devient fréquemment définitif, par le fait que les conseils de revision doivent ajourner d'année en année ces jeunes gens dont la maladie, le vice, des tares héréditaires font de pâles voyous dans toute la rigueur du mot.

Indésirables ? Ah ! je crois bien ! Car ils en arrivent toujours à vivre d'expédients et de larcins... pour le moins ! Afin d'en purger Paris et les grandes villes, on a, paraît-il, proposé leur envoi dans des camps de concentration spéciaux. Je ne crois pas que ce soit réalisable. Mais que faire, alors, de toute cette main-d'œuvre inemployée, lorsque l'agriculture et tant de métiers — sans parler de nos fabriques de munitions — manquent de bras ?

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les Allemands fournissent à la Suisse certains produits fabriqués et surtout du charbon, dont l'industrie helvétique a absolument besoin. La France exporte en Suisse des denrées d'alimentation, dans des conditions et en proportions telles qu'elle a des raisons sérieuses pour croire que ces denrées sont consommées par les Suisses et ne sont pas réexportées en Allemagne.

Là-dessus, l'Allemagne déclare aux Suisses qu'elle ne leur vendra plus rien du tout, et surtout qu'elle ne leur donnera plus de charbon, à moins qu'ils ne changent les modalités actuelles de leur commerce avec la France. Le bout de l'oreille a plusieurs aunes de long : il s'agit d'instituer un nouveau système qui permettrait à des contrebandiers peu scrupuleux de ravitailler l'Allemagne, par l'intermédiaire de la Suisse, avec nos pommes de terre, nos tablettes de chocolat et même nos biftecks.

La France ne cédera pas. La Suisse sait que la France ne cédera pas. Et par surcroît, dans l'ensemble, malgré les criarderies d'un très petit nombre de personnages peu intéressants, même pour elle, elle ne désire pas que nous cédions.

Elle sait même quelque chose de plus. Elle sait que l'Allemagne n'exécutera aucune de ses menaces. Une fois de plus, celle-ci aura essayé de bluffer. C'est sûr comme deux et deux font quatre.

Voyez-vous M. Helfferich et tous les financiers, tous les banquiers d'Allemagne, sans compter les industriels et les actionnaires de charbonnage, renoncer au commerce avec la Suisse ? Et le change du papier allemand, qu'est-ce qu'il deviendrait, alors ? La valeur de ce papier a déjà baissé, en Suisse, dans des proportions terrifiantes. Mais si l'Allemagne ne vendait plus rien à la Suisse, les billets de banque allemands finiraient par rejoindre, chez les collectionneurs de Zurich, de Berne ou de Genève, les assignats de la Constituante et de la Convention françaises.

Et puis... les Suisses sont un peuple fier, qui n'aime pas la menace. Et, cela aussi, l'Allemagne le sait.

Pierre Mille.

L'brav général Pédoya n'est pas content. On lui reproche, à la commission de l'armée, d'être un président qui ne préside pas, de laisser s'égarer les discussions, de les suivre plutôt que les diriger. Ainsi, dit-on, la commission n'arrive à rien. Tout y est fait sans ordre ni méthode.

Et, déjà, des tendances se manifestent. On parle, tout doucement, de demander le renouvellement du bureau pour élire un président plus énergique. Le général Pédoya s'en aperçoit. Il sent qu'on veut lui fendre l'oreille : de là sa mélancolie.

— Dame, disait hier féroce ment un jeune parlementaire, sans égards pour ses états de services.

C'est bien son tour...

Mme Théodore Botrel, qui vient de mourir, fut non seulement la compagne, mais l'inspiratrice de son mari. Ce fut elle qui guida la vocation de barde et l'incita à revêtir le vieux costume breton, en reprenant elle-même la coiffe archaïque des vieilles.

Au sein de leur petite maison « où il faisait bon vivre », Théodore Botrel et sa femme se laissaient

souvent surprendre par les photographes indiscrets. Elle filait de la laine en souriant (elle souriait toujours). Et lui, avec cette laine, faisait rimer sa cantilène.

Les pauvres de Bretagne regretteront Mme Botrel, car elle savait ravir leur âme. Au pays de Brizeux, on se nourrit non seulement de pain mais de poésie ; et la femme du barde populaire — qui se rappelait cela — ne remplissait jamais la besace d'un vagabond sans lui chanter à mi-voix quelqu'un de ces jolis ou mélancoliques refrains qu'elle interprétait à merveille.

Grâce à cette charité délicate, elle contribua, plus encore que Botrel lui-même, à répandre la *Paimpolaise* à travers les landes d'Armor ; et la mémoire de cette artiste bretonne, qui fut aussi une bonne Française, sera longtemps pleurée par les plus humbles binious.

M. Bergeret se ronge. M. Bergeret retourne, non pas chez sa mère, mais chez ses pairs.

Au demeurant, il n'en pense pas moins, mais il a peur d'être guillotiné.

Pour avoir documenté les *Dieux ont soif*, histoire d'un citoyen français sous la Terreur, il sait qu'en temps de Révolution cela va vite.

— Ah ! tu as dit qu'après la guerre on pourrait tendre aux Boches une main fraternelle... A la lanterne !

Il n'y a pas très longtemps, le courage civique du grand révolutionnaire avait déjà été soumis à une rude épreuve.

C'était à l'époque où il défendait par la plume et la parole la thèse collectiviste de ces messieurs de la bande à Bonnot, alors d'actualité.

Un matin, il vit arriver chez lui un jeune homme pâle, défait, hagard, qui avait forcé la consigne en bonsculant sa Pelagie, et qui lui fit ce langage :

— Maître, je viens d'assassiner. J'ai lu vos derniers discours, vos derniers articles : j'ai supprimé un capitaliste pour faire vivre une famille de pauvres gens. Mais il faut que je gagne la frontière... Aidez-moi, aidez-moi, au nom de vos principes, car j'en suis le disciple...

M. Bergeret tourmentait sa barbe avec inquiétude. A ce dernier mot, il rasséréna les traits de son visage :

— Le disciple, sourit-il soudain... le disciple... Eh bien, je vais vous donner un mot pour Bourget...

Et il s'installa à son bureau, alors Louis XV...

Londres, pour la première fois, fêtera aujourd'hui le 14 juillet, fête nationale, mais fête essentiellement républicaine.

Ils l'ont appelé d'ailleurs « Bastille Day » : Journée de la Bastille.

L'initiative de ce nouvel hommage à la France a été prise par la « Ligue nationale des travailleurs anglais ».

Cette ligue a donc organisé un cortège imposant qui défilera sous les fenêtres de M. Cambon, représentant officiel et diplomatique de la France en Angleterre. On ne criera qu'un mot : « Verdim ! Verdim ! », ce qui est plus court, plus facile à prononcer et tout autant enthousiaste et spontané qu'un autre cri.

La ville sera pavée aux couleurs tricolores, et de Fleet-Street à Hyde-Park les misses et les nurses vendront de petits drapeaux français ou des fleurs bleues, blanches ou rouges.

Et pour associer nos amis russes et italiens à la fête, la plupart des tea-rooms de Picadilly annoncent pour aujourd'hui le thé servi à la russe, ce qui sera une grave atteinte portée à la plus sacrée des traditions anglaises. Les citrons seront enveloppés dans les couleurs de leur pays d'origine, et les coiffeurs, sans doute, ne frictionneront qu'au « portugal », ce jour de concessions aux usages des Alliés ?

Une charmante coterie de dames du monde décida un jour de créer un club de l'économie.

Pour faire partie du club, il fallait s'engager :

A faire ses promenades à pied ;

A n'inviter jamais personne ni chez soi ni au restaurant ;

A n'acheter aucun objet de luxe ;

A congédier tous les valets de pied et maîtres d'hôtel et ne garder qu'une seule domestique — ce qui

était facile pour celles qui n'en avaient pas davan-

tage.

Etc.

Les clubwomen affluèrent. Le club devint chaque jour de plus en plus important. Trois fois on dut déménager et agrandir les locaux.

Succès complet : hier, le club de l'économie a dû fermer ses portes, les dépenses excédant les recettes...

Le Veilleur.

Les onze petits bleus de M. Anatole France

Lorsque, hier soir, sortant de cette Académie où depuis une semaine il avait pris soin de faire proclamer son retour, M. Anatole France se retrouva seul dans sa voiture, il connut les effets de la fatigue qu'il peut y avoir à témoigner chaleureusement de son amitié fidèle à des collègues dont, depuis des années, on affecte de dédaigner les assemblées.

Mais il se félicita pourtant d'avoir donné, par cette réédition de l'histoire de l'Enfant prodigue, une suite héroïque à cet élan fameux qui fit si abondamment parler de lui, aux premiers jours de la guerre, alors qu'il alla se mettre nu devant un commandant de recrutement et demanda à partir au feu comme enfant de troupe.

En arrivant chez lui, il trouva chez sa concierge onze petits bleus qui l'attendaient.

— Bon, soupira-t-il en recueillant ce courrier d'azur, on me félicite ! Il n'y a pourtant pas de quoi.

Et tout de suite, sans ôter son chapeau, il ouvrit les dépêches. La première disait :

« Mon cher remplaçant au fauteuil 38, acceptez mon compliment. Je n'avais jamais approuvé, moi perçeur d'isthmes, cette barrière dressée par vous entre l'Académie et M. Bergeret. Enfin, Dieu en soit loué, le chenal est rétabli. Désormais, faites-y souvent passer vos bateaux pour éviter l'ensablement. — DE LESSEPS. »

« Monsieur France, disait la seconde dépêche, titulaire de votre fauteuil, et historien du pays dont vous portez le nom, je vous félicite d'avoir compris, après vingt-deux mois d'union sacrée, que dans une France si belle la bouderie des temps d'avant-guerre ne pouvait être de saison. — HENRI MARTIN. »

Et l'immortel, en se mordant les lèvres, ouvrit le troisième télégramme :

« Mon cher collègue, je ne vous dissimule pas que votre façon de comprendre l'immortalité m'affligeait. Lamartine, autrefois, était un homme à « foucades ». Mais cela se comprenait chez lui, c'était un poète. Al-lons, bravo, et ne recommencez plus. — THIERS. »

— Ces gens-là ont l'air de me faire une leçon, murmura Anatole France.

Il allait froisser les derniers télégrammes ; cependant, la curiosité le poussant, il les lut tour à tour :

« Vous qui vous asseyez où je me suis assis, laissez-moi de tout cœur vous dire un grand merci. »

« Mais pardon, j'écrivais en vers. Excusez Andrieu, l'homme de la feuille détachée », si heureux de vous voir maintenant « rattaché » à l'arbre académique. »

« Monsieur Anatole France. Louis XVI m'a souvent dit, pendant sa captivité, « Pauvre France !! ». Il se troupait, puisque vous avez retrouvé le droit chemin. — MALESHERBES, défenseur du roi-martyr. »

« Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître et vous ne me connaissez probablement pas non plus. Mais j'ai occupé votre fauteuil, il y a longtemps, et ce m'est une délectation grande d'apprendre que vous n'en faites plus fi. J'oublie une injure que je tenais pour per-

sonnelle et vous tire une révérence. — DUPRÉ DE SAINT-MAUR. »

« A tardif repentir, pardon généreux, disait brièvement le duc d'Antin, qui ajoutait, entre parenthèses : 38^e fauteuil, il y a bella lurette ! »

« Mon fils, vous aviez été peu juste pour notre Maison. Prenez mieux soin de mon siège d'autan et je vous en saurai gré du fond de l'immortalité. — ANNE ROQUERRE. »

L'abbé Eusèbe Renaudot disait en bref :

« Vous voilà donc raisonnable ? »

Doujat, Baro, ancêtres du fauteuil, signaient ensemble ce simple conseil :

« Maintenant, poussez le dictionnaire. »

L'obscur Granier fermait enfin la série amère :

« Deux dates d'égale importance pour le fauteuil 38 : 1633, je l'inaugurai ; 1916, vous le reprenez. »

Et M. Anatole France, en montant son escalier, se redit tout bas : « Voyons... ces gens-là n'ont-ils pas l'air de se moquer doucement ? »

Marc Croisilles.

M. CESARE BATTISTI

député autrichien irrédentiste
meurt dans les rangs italiens



ROME, 13 juillet. — Le *Messaggero* annonce que, le 10 juillet, M. Battisti, député du Trentin, est tombé héroïquement à Vallarsa, à la tête de la compagnie d'alpins qu'il commandait.

Au début de la guerre, M. Battisti était venu en Italie avec quelques milliers d'habitants du Trentin qui s'étaient engagés volontairement dans l'armée italienne. Il a rendu des services précieux et a mérité par sa bravoure la médaille « Pour la Valeur » en argent.

Les vaines attaques allemandes contre le fort de Souville

L'effort considérable que les Allemands viennent de prononcer devant Verdun avait pour objectif le fort de Souville, situé à peu près au milieu de notre ligne de résistance, entre la cote de Froideterre et le fort de Tavannes, et à une altitude de 388 mètres, égale à celle du fort de Douaumont. L'attaque, dirigée concentriquement depuis la région de Fleury jusqu'à celle du Chenois, avait d'abord réussi à progresser à l'extrémité orientale de cette ligne, au sud du fort de Vaux. Mais une contre-attaque a rétabli la situation.

Une nouvelle attaque a été prononcée dans le secteur occidental seulement, entre Fleury et le bois du Chapître. C'était une attaque en masse : six régiments étaient serrés sur ce front d'environ douze cents mètres. Malgré cette concentration extraordinaire, l'ennemi n'a réussi à progresser d'environ deux cents mètres que tout au bout du front d'attaque, entre la station du chemin de fer à voie étroite située au sud-est de Fleury et le carrefour des chemins de Fleury et de Vaux.

Son intention manifeste est d'encercler le fort de Souville, comme il a fait pour le fort de Vaux. Il n'a pu, pour ce dernier, arriver à ses fins qu'après trois mois d'efforts et toute une série d'échecs sanglants. Le fort de Souville est capable, lui aussi, d'une longue résistance. A l'heure actuelle les lignes ennemies en sont distantes de trois cents mètres au point le plus rapproché, de dix-huit cents mètres au plus éloigné.

D'ailleurs, la ligne de résistance dont ce fort fait partie est loin d'être la dernière. On conçoit que nous nous abstenions d'indications précises sur les obstacles que les Allemands rencontreraient sur leur route au cas où cette ligne finirait par être forcée. Mais on peut être assuré que les cinq kilomètres qui séparent le fort de Souville des remparts de Verdun leur coûteraient plus cher encore que les trois kilomètres qui s'étendent entre les forts de Souville et celui de Douaumont, et qu'ils ont mis trois mois et demi à franchir.

Il reste que la ville de Verdun est de plus en plus exposée au bombardement. C'est un malheur qu'elle partage avec d'autres cités de France, comme Reims et Arras, et qui lui vaut pareille gloire. Mais Verdun n'est plus une place. Il n'y a plus, dans la guerre moderne, de places fortes. Les retranchements, les cantonnements, les magasins, les parcs sont hors des villes qui offrent à l'artillerie une cible trop aisée.

Quoi qu'en aient dit les Allemands, Verdun n'est pas, n'a jamais été l'enjeu de la bataille. Il s'agit d'un ensemble de positions beaucoup plus considérable, plus mobile aussi, et cet ensemble n'est nullement compromis jusqu'à présent.

Jean Villars.

La discussion des buts de la guerre EN ALLEMAGNE

Les polémiques qui ont lieu en Allemagne en ce moment ne sont pas nouvelles. On pourra en célébrer bientôt l'anniversaire. Dès qu'il fut évident, en effet, que l'offensive allemande sur le front oriental ne finirait rien, que les Russes ne solliciteraient pas la paix, et qu'après avoir renoncé à l'idée d'écraser la France il fallait abandonner l'espoir de décourager la Russie, les Allemands ont dû commencer à se demander pourquoi ils faisaient la guerre, quel bénéfice ils retireraient de cette sanglante et coûteuse opération. La discussion sur les « buts de la guerre » dure depuis ce moment-là.

La *Tägliche Rundschau* vient de formuler une remarque qui ne laisse pas d'être assez juste et qui, précisément parce qu'elle vient d'un journal pangermaniste, doit être prise en considération : « Le vrai et unique besoin du moment pour la nation, dit ce journal, consisterait à rendre au peuple la conviction, passablement ébranlée depuis les superbes débuts des premiers jours de la guerre, que, malgré la déplorable dépression actuelle des esprits, l'Allemagne se dévoue et lutte pour un but digne de tant de sacrifices et de sang. Seule cette certitude lui peut rendre l'âme et la confiance des premiers jours. »

Bien des signes permettent de penser que la *Tägliche Rundschau* pose la question, au point de vue psychologique, exactement comme elle doit être posée. Le peuple allemand com-



M. Anatole France (1) quitte le Palais Mazarin en compagnie de MM. Marcel Prévost (2), de Ségur (3), Jean Richelin (4), Ernest Lavisse (5), Brière (6) et Frédéric Masson (7).

bat-il pour défendre l'empire ou pour l'acéro-
tre ? Il y a de subtils docteurs, comme le prince
de Bulow, qui disent que c'est tout un, qu'on ne
peut pas concevoir l'Allemagne mieux défendue
à l'avenir (contre les agressions de ses voisins,
comme en 1914 sans doute ?) si elle n'a pas reçu
de meilleures frontières stratégiques. Mais ces
considérations-là, qui sont bonnes pour des
théoriciens politiques, sont sans effet sur le mor-
al de la nation. Quoi que disent les anciens
chanceliers les plus retors, ils ne pourront pas
faire que l'Allemagne, se voyant arrêtée et
même menacée sur tous ses fronts, ait perdu
cet enthousiasme et cet allant que donnent des
victoires et une guerre féconde en conquêtes.
En même temps le peuple allemand n'a pas
l'excitant qu'apporte l'invasion; il n'est pas,
comme la France, soulevé par la présence de
l'ennemi sur le sol natal, par le sentiment des
nations menacées dans leur existence. Les deux
principaux ressorts de l'esprit guerrier lui
échappent à la fois.

Il reste la discipline militaire et nationale.
Elle est forte sans doute. Mais elle n'empêche
pas les récriminations. Quant à M. de Beth-
mann-Hollweg, sommé de s'expliquer, de dire
clairement ce qu'il veut et où il va, on lui de-
mande tout simplement d'être prophète. Et il se
garde bien de faire des prophéties qui pour-
raient être dangereuses.

Sa prudence s'explique mille fois. A sa place,
qui pourrait, qui oserait répondre ? Quant à sa-
voir s'il est ébranlé, s'il devra quitter son poste,
il est difficile pour le moment de le distinguer.
D'abord il dépend de Guillaume II de congédier
le chancelier, qui n'est responsable que devant
l'empereur. Ensuite, M. de Bethmann-Hollweg
est visiblement soutenu par des éléments puis-
sants et nombreux, en particulier par le monde
de la finance et des affaires, de cette bourgeoisie
libérale sans l'assentiment de laquelle la guerre
n'eût pas été possible. Quant à un retour du
prince de Bulow, rien n'est moins certain. Guil-
laume II garde toujours rancune à celui qui
fut non pas le « cher », mais le « fidèle » Ber-
nard pour les journées de novembre, où la ma-
jesté impériale fut humiliée par le chancelier.
Et puis, le prince de Bulow a échoué en Italie.
Il n'a pas été heureux à l'extérieur et il est
équivoque à l'intérieur. Si — contre la tradi-
tion — Guillaume II le rappelait, ce serait si-
gnifier que l'empereur ne saurait plus à qui se
vouer...

Mais, déjà, les discussions amères d'un pays
qui voudrait enfin savoir pourquoi il se bat sont
la preuve d'un embarras et d'un trouble qui
nous suffisent.

Jacques Bainville.

LA DISETTE OUTRE-RHIN

AMSTERDAM, 13 juillet. — L'autorité militaire
allemande a porté à la connaissance des troupes en
garnison dans les villes et dans les villages de la
Belgique qu'à partir du 1^{er} juillet 1916 :

1° La solde est fixée à 80 pfennigs par jour.
Avant cet arrêté la solde s'élevait à 1 m. 20 par
jour. (On sait qu'en Allemagne le montant de la
solde comprend, outre la solde proprement dite,
un certain nombre de rations fournies en ar-
gent.)

2° La ration de pain sera fixée à un pain gris
de 1/4 de kilo par jour. Avant cet arrêté la ration
de pain était fixée à un pain gris de 1/2 kilo par
jour.

3° L'autorité militaire ne distribue plus de
beurre ni de graisse. Le soldat n'aura qu'à s'ache-
ter ces denrées de ses propres deniers. Ces mesu-
res auraient soulevé de nombreuses protestations
de la part des soldats.

Nouvelles émeutes à Berlin

LAUSANNE, 13 juillet. — La *Deutsche Tages-
Zeitung* annonce qu'à Neukölln, un des faubourgs
de Berlin, une foule composée de femmes et d'en-
fants affamés s'est dirigée vers l'habitation privée
du maire de cette localité et a pénétré de force
dans la maison. Le maire et sa famille se sont
trouvés pendant quelques heures en assez grave
danger par suite de l'exaspération des émeutiers.

Coups de revolver à Stuttgart

ZURICH, 13 juillet. — A Stuttgart, dans la nuit
du 10 au 11 juillet, un commissaire de police qui
procédait à des arrestations a essuyé plusieurs
coups de revolver.

De nombreuses personnes soupçonnées de com-
plicité dans l'attentat ont été arrêtées.

Arrestation de Rosa Luxemburg

ZURICH, 13 juillet. — Lundi dernier, la fameuse
socialiste Rosa Luxemburg a été arrêtée dans
l'appartement qu'elle habitait à Berlin et con-
duite en prison préventive sur l'ordre du général
von Kessell, gouverneur militaire de la province
de Brandebourg.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la
plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».
Demander conditions spéciales à ses bureaux.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Jeudi 13 Juillet (711^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur le front de la
Somme, canonnade intermittente.

En Champagne, nous avons pénétré aux
abords de Prosnes dans un saillant de la li-
gne allemande et ramené des prisonniers.

En Argonne, deux coups de main dirigés
par l'ennemi sur les parties nord et est du sail-
lant de Bolante ont échoué sous nos feux. A
la Fille-Morte, nous avons fait exploser une
mine et occupé le bord sud de l'entonnoir.

Sur la rive droite de la Meuse, aucune ac-
tion d'infanterie au cours de la nuit. Bombar-
dement intense des secteurs de Souville, du
Chenois et de la Laufée.

Dans les Vosges, une tentative de l'ennemi
sur une de nos tranchées au sud de Carspach
a été repoussée après une vive lutte à la gre-
nade.

VINGT-TROIS HEURES. — En dehors
d'un bombardement assez vif du secteur de
Souville (rive droite de la Meuse), aucun
événement important à signaler sur le front.

L'infanterie britannique progresse sur divers points du front

(Communiqué britannique)

TREIZE HEURES TRENTE. — Un violent duel
d'artillerie s'est déroulé dans certains secteurs du
front de bataille depuis le dernier communiqué.
Le combat a continué à différents points du front.
On ne signale aucune modification de la situation
d'ensemble de notre ligne.

A l'ouest de Wytschaete et au sud du canal de
la Bassée, l'ennemi a tenté des coups de main sur
nos tranchées. Il a été chaque fois repoussé par
notre feu.

En dépit du mauvais temps nos avions ont tenu
l'air toute la journée.

Les appareils allemands ont vainement tenté
d'empêcher nos avions de reconnaître les li-
gnes ennemies. Tous ont été pourchassés par nos
avions. Un de nos appareils n'est pas rentré.

VINGT HEURES. — L'artillerie a été fort active
de part et d'autre dans le courant de la journée.
A la suite de rudes engagements d'infanterie, non
seulement nous avons continué à presser l'ennemi,
mais nous avons encore réalisé une avance appré-
ciable de notre ligne en différents points du front.
Dans un secteur, nous nous sommes emparés de
deux obusiers allemands avec une grande quantité
de munitions dont nous comptons nous servir contre
l'ennemi à la prochaine occasion favorable.

LES SOUS-MARINS COMMERCIAUX

La thèse des Alliés s'oppose à celle des experts américains

WASHINGTON, 12 juillet. — On dit que l'attitude
de la Grande-Bretagne, relativement aux sous-
marins marchands, aurait été définie par M. Bar-
clay, chargé d'affaires de la Grande-Bretagne,
dans une conversation avec le représentant du
département d'Etat, bien avant l'arrivée du
Deutschland ; M. Barclay se basait sur une infor-
mation parue dans la presse annonçant qu'un bâ-
timent de ce genre était en route pour l'Amérique.
Hier, il aurait de nouveau, avec M. Jusserand,
attiré l'attention du gouvernement américain sur
la question.

Les Alliés estiment que la structure même
de tels bâtiments, en leur permettant d'échapper à
la visite à laquelle les bâtiments marchands ordi-
naires, sont soumis, les place hors de la catégo-
rie des navires marchands et que, construits élar-
giment en contradiction des règlements établis
par les conventions internationales, ils doivent
être considérés comme bâtiments de guerre et su-
jets à destruction à première vue.

Une autre question intéressante est celle de sa-
voir comment le Deutschland va emporter sa car-
gaison de nickel.

Le gouvernement des Etats-Unis n'est pas par-
tie dans les restrictions imposées à la vente du
nickel et du caoutchouc, mais on craint que les
aciéries et les nombreuses autres usines occupées
à l'exécution des commandes de matériel de
guerre destiné aux Alliés ne se jugent lésées si ces
restrictions ne sont pas rigoureusement observées
dans ce cas particulier.

Vains efforts des Allemands pour franchir le Stockhod

PÉTROGRAD, 12 juillet. — Communiqué du soir
du grand état-major :

Notre artillerie a dispersé les troupes alleman-
des qui avaient tenté d'amener de l'artillerie contre
l'ouvrage d'Ikskul.

Dans le secteur de la métairie Tacherkassi, au
sud de la bourgade de Krevo, les Allemands, ap-
puyés par un violent feu d'artillerie, ont pris l'of-
fensive, mais ont été repoussés par notre contre-
attaque.

Au sud du Stockhod, combats d'artillerie.
Dans la région du village Kachovka, l'ennemi
a tenté d'approcher du Stockhod, mais il a été re-
jeté par notre feu.

Au Caucase, les Russes reprennent
Mamakhatoum

A l'ouest d'Erzeroum nos troupes, ayant re-
poussé les Turcs, ont repris d'assaut la ville de
Mamakhatoum.

Au cours de sa retraite, l'ennemi a mis le feu
à la ville. Nous avons pris des mesures pour étouf-
fer l'incendie.

L'AVANCE SUR KOVEL

On mande de Pétrograd au Times :

Suivant le plan concerté d'avance, le général
Lech et le général Kalédine continuent leurs vi-
vaces attaques combinées. Le but immédiat qu'ils
visent est la possession de toute la ligne du Stock-
hod, leur objectif dernier est Kovel. Les braves
troupes du général Lech poussent en ce moment
devant elles non pas les Autrichiens, mais les
régiments allemands du prince Léopold qui, l'an-
née dernière, se proclamaient orgueilleusement
les libérateurs de la Pologne et entraînaient dans
Varsovie, drapeaux flottants.

La victoire du général Lech a promptement
aménagé la position du général Kalédine sur la
ligne Loutsk-Kovel. Les Austro-Allemands qui
exerçaient jusqu'ici une forte pression sur l'ar-



GÉNÉRAL KALEDINE

dont l'armée vient de bousculer les troupes du
GÉNÉRAL LINSINGEN sur le Stockhod

mée de ce général se sont trouvés en danger d'être
enveloppés au nord et se mettent à détruire leurs
approvisionnements avant de se retirer plus loin.
L'ennemi paraît avoir été si convaincu de l'im-
possibilité de la rupture de son front de Kovel que,
lorsqu'il aperçut une menace sérieuse de cette
rupture, il n'eut plus le temps de déminer son
énorme accumulation de provisions et de matériel
et s'applique maintenant à les brûler.

L'espace entre le Styr et le Stockhod est ac-
tuellement débarrassé de l'ennemi. Nous n'avons
plus devant nous que la dernière barrière natu-
relle sur les routes menant de Sarny et de Loutsk
à Kovel.

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement
de la vie se fait sérieusement sentir, pour-
quoi n'avoir pas recours pour l'alimentation
de bébé à la *Farine lactée Nestlé*, d'une haute
valeur nutritive, qui la classe favorablement
au point de vue de son coût, en tenant
compte que sa préparation n'exige que de
l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies,
Herboristeries et bonnes Épiceries.

DERNIERE HEURE

LA GRÈVE DES CHEMINOTS ESPAGNOLS

Le gouvernement suspend les garanties constitutionnelles et proclame la loi martiale

MADRID, 13 juillet. — La première journée de la grève n'a donné lieu, à Madrid, à aucun incident de réelle gravité.

A la station du Nord, environ 70 ouvriers réservistes, porteurs du brassard, ont été arrêtés et mis à la disposition de l'autorité militaire sur leur refus de travailler pour la compagnie.

En province on ne signale que quelques manifestations violentes de la part des grévistes et la mort accidentelle d'un gendarme qui était en faction sur la voie de Valladolid.

Le service des trains a fonctionné avec des retards inévitables. Néanmoins, l'impression est nettement pessimiste. Il est manifeste que dans le courant de la journée le mouvement a pris de l'extension et que les difficultés qu'éprouve la compagnie pour assurer le service deviennent de plus en plus grandes. Pour ne citer qu'un exemple, l'express d'Iron, qui part normalement à 9 heures, ne s'est mis en marche, hier soir, qu'à 11 h. 30, fusionné avec un train omnibus.

Les mécaniciens et les chauffeurs, dont un grand nombre hostiles à la grève, refusent cependant de partir par crainte de représailles de la part des grévistes. Les gares et les voies sont gardées militairement.

On croit que l'Union générale des Travailleurs se livre à une active propagande en faveur de la grève générale et que ses menées pourraient aboutir.

La déclaration de l'état de siège dans la ville et dans la province a été affichée ce matin par ordre du gouverneur militaire. L'arrêté interdit tout attroupement de plus de trois personnes et soumet à la censure tous les documents destinés à la publicité. Aux termes de l'arrêté, toute infraction sera jugée et punie par la justice militaire.

Dans la soirée, plusieurs trains ont été supprimés, et d'autres se sont arrêtés à moitié route.

Le gouvernement a suspendu les garanties constitutionnelles et proclamé la loi martiale dans toute l'Espagne.

Les séances des Cortès ont été ajournées à partir de 3 heures, jusqu'à nouvel avis.

Le roi, quittant la résidence de La Granja, est arrivé à Madrid.

Tous les syndicats ouvriers annoncent leur ferme intention de proclamer la grève générale dimanche 16 juillet.

L'échange de prisonniers civils entre l'Angleterre et l'Allemagne

LONDRES, 13 juillet. — A la Chambre des communes, le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères communique en substance la réponse de l'Allemagne au memorandum anglais concernant les prisonniers de guerre internés au camp de Stalilien :

« Le gouvernement allemand dément catégoriquement l'accusation qu'il ait rejeté l'obligation qui incombait de nourrir les prisonniers ou que les rations des prisonniers civils sont inférieures en quantité à celles des soldats.

« Le gouvernement allemand autorise l'envoi de colis collectifs de vivres, à condition qu'ils ne renferment aucune quantité importante des denrées que les Allemands eux-mêmes ne peuvent obtenir qu'en quantité très limitée par suite du blocus anglais.

« Si la ration des prisonniers allemands était réduite en guise de représailles, le gouvernement allemand, non seulement s'opposerait à l'envoi de colis collectifs, mais interdirait également la réception des colis individuels.

« Le gouvernement allemand n'est pas opposé à la proposition d'échange de tous les prisonniers civils de guerre.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères déclare ne pas très bien comprendre le paragraphe concernant l'échange des prisonniers civils. Il lui semble que les Allemands demandent l'échange de tous les Allemands contre tous les Anglais, ce qui lui paraît inadmissible, car cela signifierait la remise en liberté de 26.000 Allemands contre 4.000 Anglais.

« Le gouvernement anglais, ajoute lord Robert Cecil, a déjà proposé l'échange de tous les civils au-dessus de cinquante ans, ainsi que de ceux au-dessus de quarante-cinq ans impropres au service militaire.

Les Russes font en Galicie plus de 2.000 prisonniers

PÉTROGRAD, 13 juillet (Communiqué de l'après-midi du grand état-major). — Sur la Dvina, en amont et en aval de Friedrichstadt, nous avons opéré quelques reconnaissances réussies.

Sur le Stokhod, duel d'artillerie. Quelques escadrilles ennemies ont survolé l'arrière de nos lignes. Elles ont jeté des bombes et exécuté des tirs de mitrailleuses.

En Galicie, dans la région à l'ouest de la Basse-Strypa, des combats acharnés se livrent en maints endroits.

L'ennemi lance des contre-attaques énergiques.

MER NOIRE

Le 11 juillet, nos torpilleurs ont capturé, dans la partie ouest de la Mer Noire, le vapeur turc Itchibad avec une cargaison de pétrole et d'orge, et l'ont ramené sans incident dans un de nos ports.

D'autres torpilleurs ont détruit, le 12 juillet, à l'embouchure de la rivière Melenn, à l'ouest de la ville d'Erygheli, un vapeur accompagné de deux remorqueurs.

FIENT DU CAUCASE

A l'ouest du méridien d'Erzeroum, l'offensive de nos éléments se poursuit avec succès.

En maints endroits, les Turcs ont tenté vainement de lancer des contre-attaques.

Communiqué italien

ROME, 13 juillet. — Commandement suprême : Dans la vallée de Canonica, activité persistante de l'artillerie ennemie, plus vive dans la zone du Tonale.

Dans la vallée de l'Adige, dans l'après-midi d'hier, après une intense préparation par le feu, l'adversaire a attaqué les nouvelles positions occupées par nous au nord de Malga-Zugna. La prompte et efficace concentration de nos feux d'artillerie et de mousqueterie l'a rejeté en désordre et avec de lourdes pertes.

Sur le reste du front, jusqu'à la Brenta, l'énergique action de notre artillerie et de nos lance-bombes a continué contre les lignes ennemies.

En quelques points, des attaques hardies de notre infanterie ont eu lieu également et ont obtenu quelques avantages.

Mutineries dans l'armée bulgare

BUCAREST, 13 juillet. — Suivant le récit de déserteurs bulgares arrivés à Turtucaia, le 18^e régiment d'infanterie bulgare se serait mutiné.

Le 16^e régiment, envoyé pour châtier les mutins, se serait solidarisé avec eux.

On cite plusieurs autres cas graves d'insubordination dans l'armée bulgare.

Plusieurs Autrichiens ont déserté des monitoirs et se sont réfugiés en territoire roumain.

Actuellement, 9.000 déserteurs bulgares ou austro-hongrois sont internés dans des camps de concentration en Roumanie.

GRAVE INCENDIE rue de Grenelle

Un violent incendie s'est déclaré hier soir à 9 h. 30 dans l'immeuble portant le n° 208 bis de la rue de Grenelle.

Les pompiers de la rue Violet sont accourus à la première alarme et ont mis une dizaine de lances en manœuvre.

M. Laurent, préfet de police, et le colonel des pompiers se sont rendus sur les lieux.

Le feu a pris au premier étage, au fond d'une cour, dans une petite pièce donnant sur l'unique escalier très étroit qui desservait l'immeuble de cinq étages dans lequel habitaient de nombreux locataires.

Les flammes se sont propagées rapidement aux étages supérieurs, notamment au quatrième, dont la porte était restée ouverte.

Lorsque les secours sont arrivés, la façade de l'immeuble était une véritable grappe humaine.

Les sapeurs-pompiers, des militaires et des civils ont opéré des sauvetages. Malheureusement, on a trouvé au quatrième étage, dans un logement qui avait été complètement brûlé, un homme et une femme asphyxiés.

L'identité de ces deux victimes a pu être établie : ce sont les nommés Charles Rodary, cantonnier de la Ville de Paris, et Mlle Metzger, sans autre renseignement.

UN ARTICLE DU MAJOR MORAHT

Les Allemands reconnaissent que leur situation devient critique

BALE, 13 juillet. — La Gazette de Francfort apprend que plusieurs individus ayant pris part à l'émeute de Munich viennent d'être condamnés à six mois de prison.

Le conseil des ministres de l'alimentation, réuni à Berlin, est tombé d'accord sur l'introduction d'une carte de graisse uniforme pour tout l'empire, donnant droit à 90 grammes de beurre, de graisse ou d'huile par semaine et par personne.

Dans le Berliner Tagblatt, le major Morah insiste sur ce que nous vivons des jours décisifs pour l'issue de la guerre.

Pendant que nous attaquons sur Verdun et sur l'Adige, dit-il, nos adversaires portaient leur préparation à son maximum. La nouvelle vague russe, celle de 1916, est fort supérieure à celles que nous avons rejetées en 1915, et si nous réussissons à rejeter celle-ci encore après un temps plus ou moins long, il en reviendra une nouvelle.

Dans ces conditions, le mieux vaudrait s'abstenir de discuter sur la paix. Nous avons dû reculer de 50 kilomètres dans l'est et on nous attaque sur 350 kilomètres : sans parler des attaques au nord et à l'ouest de Kolomea, les Russes sont déjà dans les Carpathes.

Le critique exprime toutefois l'espoir que l'invasion russe trouvera sa fin sur les cols.

Le correspondant militaire de la Gazette de Francfort, tout en avouant les pertes de terrain causées par les dernières attaques anglo-françaises du 11, se console, exaltant le courage allemand qui, dit-il, touche au fabuleux, et il ajoute avec fierté que les Anglais eux-mêmes déclarent qu'on ne peut plus appeler cela du courage, mais de la sauvagerie.

Ce que la guerre coûte à la Hongrie

GENÈVE, 13 juillet. — A la Chambre des députés de Hongrie, M. Telesky, ministre des Finances, a déclaré que la guerre a coûté à l'Etat hongrois, pendant les vingt-trois mois écoulés, une moyenne mensuelle de 450 à 740 millions de couronnes. Les dépenses de guerre ont été couvertes par des opérations de crédit. Afin de balancer les dépenses futures, il sera nécessaire d'augmenter les recettes de l'Etat. Il sera indispensable d'appliquer le projet de loi sur les bénéfices de guerre présente par le gouvernement, afin d'assurer au moins le paiement des intérêts des emprunts de guerre.

Les courses de Saint-Sébastien

RÉSULTATS

Prix d'Espagne, (1.500 pesetas ; 1.800 mètres). — 1. Mimo, au comte del Rincón (Marab); 2. Pera, au comte de Torre-Arias (Garcia); 3. Bolampago, au comte del Rincón (Andreda). — 4 longueurs ; loin.

Non placé : Kainake (Rodriguez), distancé de la seconde place pour ne pas avoir eu le poids à l'arrivée. Mutuel : Ecurie del Rincón, gagnant 11 fr.; Mimo placé, 8 fr.; Pera, placé, 10 fr. 50.

Prix de Bayonne Mixte, 3.000 francs, 1.600 mètres. — 1. Fortunatus, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 2. Isolata, à M. T. P. Thorne (M. Henry); 3. Boussalka, à M. J. D. Cohn (G. Stern). — 2 longueurs, 3/4 de longueur.

Non placés : Crash (Legrand); Re traite (Poucaud); Roche Servière (Marab); Le Ragueur (Deboodt); Orphan Girl (Floch); Saluti (Drayton); Grémiera (Gaudle); Dudarkeiz (Bryan).

Mutuel : Fortunatus, gagnant, 13 fr. 50; Fortunatus placé, 6 fr. 50; Isolata, placé, 6 fr. 50; Boussalka, placé, 9 fr. 50.

Prix d'Angleterre (handicap), 5.000 francs, 2.000 mètres. — 1. L'Allier, à M. Jean Lieux (O'Neill); 2. Le Ferrol, à M. J. D. Cohn (Stokes); 3. Smiling Coon, à M. H. Say (Marab). — 1 longueur 1/2; 5 longueurs.

Non placés : Doud (M. Henry); Fico (L. Barn); La Bièvre (Hirons); Pour l'Attaque (Allemand); Belle Brune II (Garcia).

Mutuel : L'Allier, gagnant, 17 fr.; L'Allier, placé, 5 fr. 50; Le Ferrol, placé, 6 fr.; Smiling Coon, placé, 7 fr. 50.

Prix de Madrid (3.000 francs ; 3.400 mètres). — 1. Mirhan, à M. G. Negropontes (Jennings); 2. Everaley, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 3. Rockland, à M. J. D. Cohn (G. Stern). — 3 longueurs ; 3 longueurs.

Mutuel : Mirhan, gagnant, 11 fr. 0; Mirhan, placé, 6 fr. 50; Rockland, placé, 7 fr. 50.

Course de haies militaire (1.500 pesetas ; 2.800 mètres). — 1. Sopapo, à Don Adolfo de Boin; 2. Mustead, à M. E. L. Ocaña; 3. Vivendrea, à M. V. M. P. de Leon. — 1/2 longueur ; 3 longueurs.

Non placé : Tameria. Mutuel : Sopapo, gagnant, 6 fr.; Sopapo, placé, 6 fr.; Mustead, 7 fr.

NOS MARINS, par FABIANO



— Alors, Jean-Marie, avec ta campagne de l'Yser et l'autre en Orient, ça va nous faire un beau petit lopin de terre.



— Pour trouver une marraine comme ça-là il ne faut pas perdre la mousole.



— Tu peux verser une bonne chopine, un fusilier n'est jamais fusillé!

F. Fabiano



— Sur que j'suis malade, m'sieur l'major, c'est pas du chiqué, j'ai avalé ma chique!



— Oh! cher ami, que vous êtes terre à terre!
— Cela ne m'arrive jamais sur mer!



— Les Boches, ils n'ont reçu que des piles.
— C'est donc pour cela, fiston, que tu ne les vois jamais de face.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Mon ami Victor

« J'attends!... J'attends!... », répondait-il quand on lui demandait ce qu'il faisait. Il ne vous en expliquait pas plus; mais, lui, se comprenait très bien: il attendait d'être mobilisé... « comme tout le monde, pard! et pouvoir enfin être à la caserne tout mon content!... »

... Les premières semaines de la guerre, mon ami Victor les avait passées à boire la goutte avec les gens qui partaient, ou à boire la bière en regardant passer les trams. Après quoi, il continua sans effort ce petit métier.

« Eh bien! Victor!... lui disait-on, tu es donc rentier maintenant? — J'attends! J'attends! », répondait-il placidement. « C'est vrai ça! ajoutait-il parfois, je ne me sens pas le cœur de me mettre à l'ouvrage, tant que je sentirai du Prussien en France!... Il me semble que le vin va en prendre le goût!... » Chaque matin, donc, mon ami Victor descendait aux nouvelles jusqu'au café Boiteux, où il y a toujours deux ou trois messagers qui redéjeunent. Le soir, il montait aux informations jusqu'au café Bersot, place de la Mairie, où il y a toujours deux ou trois négociants qui reviennent de Dijon avec des soifs à n'en plus finir, et des nouvelles plein la tête.

Récemment, mon ami Victor se désolait. — Depuis le temps que j'en bois de la bière... dire que ces maudits Prussiens ne sont pas encore chassés!... Et moi... j'attends!... j'attends!...

Mais tout vient à point à qui sait attendre. On nous a mobilisés, Victor et moi. Voilà comment, un beau matin, nous nous sommes trouvés faisant l'exercice dans la cour de la caserne.

Dès la pause, mon ami Victor s'approcha de l'adjudant Crachin, pour un brin de causette.

— Eh bien! mon ami!... lui fit-il, qu'est-ce que vous en pensez de tout cela?...

Crachin ouvrit des yeux vastes comme le jour, et contempla son homme avec la stupeur d'un orage qui va crever. Mais Victor continua la cordiale série de ses questions. Il s'informa si Crachin était « de ce pays-ci? »... « Vous ne seriez pas Parisien... des fois?... Ou bien du Midi?... Ils ont des figures comme vous... là-bas : pas rasées... avec de la grosse moustache... Ce n'est pas beau d'ailleurs! »

Heureusement, Crachin s'en alla en haussant les épaules, et le sergent Laloi commença de nous expliquer le maniement d'armes. Mais, tout aussitôt, Victor lui expliqua comment il s'expliquait lui-même tout cela.

— Eh bien! vous voyez, tenez : voilà comme je fais, moi!... Vous avez, vous, votre manière de faire; mais moi aussi j'ai la mienne!... Tenez! essayez-en voir!...

Agacé, Laloi lui fit sèchement : « Taisez-vous!... » Mais « le pays » prit là-dessus son air de gros nalin :

— Oh! c'est bon!... Je me tais!... Suffit : j'insiste pas!... Ah là là! me taire : mais je ne sais faire que ça!... Et même, au pays, à force de me taire, j'en suis venu à ne plus rien oser me dire à moi-même.

— Taisez-vous, sapristi!...

— C'est entendu! Je vous le dis : je me tais!... Et je sais ce que je fais en me taisant. Je ne suis pas de ceux qui se taisent pour le plaisir de se taire!...

Le petit Laloi commençait de se fâcher rouge :

— Il faut vous taire tout de suite!... Et illico!...

— C'est ce que je fais!... Car je vois que vous ne me comprenez pas!...

— Taisez-vous, nom d'un chien!...

— C'est fait! mon ami! C'est fait!... Là donc! voilà!... Etes-vous content?... Je vous donne raison au fond! C'est vrai ça : l'obéissance, en temps de guerre surtout... c'est sacré!... Vous me dites de me taire : je me tais!... Et même!...

Cependant, le petit rageur de Laloi investissait son homme. On entendait de toute la caserne les jurons couler la foule de leurs innombrables tonnerres. L'adjudant Crachin vint s'en mêler. Il mit son poing sous le menton de mon ami Victor, et le nez dans le nez, le feca aux dents, il lui brandit quelques fortes menaces. Mon ami Victor, affolé, en perdait la tête :

— ... Oh! mon Dieu donc! ne vous fâchez pas, mon ami!... Je me tais : voyez! voyez! c'est fait!... Là donc!... Mon Dieu donc! que vous aimez ça... vous fâcher!... Moi qui ai tant de peine à me mettre en colère!... Il faut que je m'y prenne la veille pour pouvoir, et encore!...

L'adjudant hurlait :

— Si vous ajoutez un mot... entendez-vous!... rien

qu'une syllabe!... rien qu'une lettre!... je vous flanque de la prison jusqu'à la gauche et à en crever! Bougre d'outil, entendez-vous?...

— Oui!... Oui!... J'entends!... Oh! je vous donne raison!... Je ne peux pas mieux vous dire!...

— Un mot!... hurlait l'adjudant, un seul mot et... Mais mon ami Victor essayait de dominer cette colère sous un sourire apaisant :

— C'est bien! ne criez plus! Je ne vous dirai pas un mot!... pas une syllabe!... Je ne vais rien ajouter du tout. Car ce que j'ajouterais ce serait toujours en effet parler pour se taire ou se taire pour parler. Et ce n'est pas cela qu'il faut, n'est-ce pas?... Il n'y a qu'à ne rien dire du tout, n'est-ce pas?...

— Oui! rosse!...

— Eh bien! ma foi! il fallait le dire. Vous m'auriez dit : « Taisez-vous!... », je vous aurais répondu simplement : « Je me tais. » Et la chose était faite.

Mais l'adjudant, à moitié fou, emplissait la caserne de ses clameurs. Mon ami Victor s'effraya tout de bon :

— Oh! mon Dieu donc! Qu'est-ce qui m'arrive!... Et moi qui croyais que j'allais être l'enfant gâté de la caserne!... Sur et certain — que je me disais — avec le caractère que je me connais, je vais être aimé là-bas par tout le monde, au point que je n'en saurai plus où donner de la tête pour trinquer avec tout chacun!... Eh bien! au lieu de ça, je ne fais arsouiller!... Ah! voilà un lieutenant!... C'est vous le lieutenant!... Oui!... Eh bien! mon ami! vous savez : ce n'est pas fort ce qui se passe ici chez vous!... Ah! au pays, ils m'avaient dit que je me tirerais d'affaire ici : « Manger la soupe et roupiller!... voilà les deux seules choses qu'il faut savoir y faire de soi-même et sans avis de personne — m'avaient-ils dit. Le reste, t'as qu'à faire ce qu'on te dit. » Eh bien, moi!... on veut m'obliger à me taire, alors que je ne fais que cela!...

Le lieutenant se fit expliquer la chose. Il sourit. « Voyons! fit-il avec douceur, il est un peu ahuri, ce malheureux! Il faut le raisonner!... »

Mon ami Victor se lamentait :

— On me dit de me taire!... Eh bien! je me tue de répondre : « Je me tais. »

— Précisément, fit le lieutenant, il faut écouter ce qu'on vous dit, et n'y rien répondre.

— Oui!... Oui!... Je comprends!...

— Vous ne dites pas : « Je comprends »... Vous ne dites rien!...

— Oui!... Oui!... Mon lieutenant!...

— Vous ne dites pas : « Mon lieutenant. »

— Oui!... Oui!... mon ami!...

— Vous ne dites ni « oui »... ni « lieutenant »... ni « ami »... Vous ne dites rien!... rien!...

— Tonnerre! Rien alors?... Rien?... Rien!...

— Ah! Mais il fallait donc me le dire tout de suite!... J'aurais!...

Mais le lieutenant aussi finit par se fâcher :

— Que voulez-vous? — expliqua-t-il plus tard — pour le faire vraiment taire, il eût fallu le fusiller. J'ai préféré le faire emboîter!...

C'est là, dans le petit local disciplinaire, que je suis allé voir mon ami Victor. Mais le « pays » était déjà remis de ses émotions et dominait les événements avec une conscience satisfaite :

— Tu me demandes ce que je fais?... me répondit-il, eh bien, tu le vois : j'attends!... j'attends!...

Gaston Ronpnel.

Les pourvois de Lombard et C^{ie} ont été rejetés

Poursuivant hier son réquisitoire, le colonel Augier, commissaire du gouvernement, a examiné la question du sursis.

Cette loi, dit-il, ne peut avoir d'effet rétroactif, et pareille question d'application pourrait toujours être invoquée lors de toute nouvelle loi d'ordre juridique.

Et le commissaire du gouvernement a conclu à la non-application de la loi du 28 avril 1916, qui n'était pas promulguée au moment du jugement prononcé par le troisième conseil de guerre.

Après une délibération qui a duré trois quarts d'heure, le conseil de révision a rejeté les trente-cinq moyens invoqués par les défenseurs en faveur des condamnés. C'est en somme le maintien de la jurisprudence militaire en matière de corruption. Cette thèse contraire à celle de la Cour de cassation, soutient que tout corrupteur est puni-sable en vertu des articles 177 et 179 du code de justice militaire.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

APRES LA BATAILLE NAVALE

Le jeu de barres reprendra-t-il?

Y aura-t-il une autre bataille navale? La question ne diffère point de celle qu'on se posait depuis le début de la guerre : à savoir s'il y en aurait une. Elle reste aujourd'hui formulée comme naguère : la marine allemande préférera-t-elle une destruction presque complète à une immobilité peu honorable dans ses ports?

J'entends que, depuis longtemps déjà, cette immobilité n'était que relative et que les escadres allemandes tenaient souvent la mer, en dedans ou dans le voisinage des limites minimes que ne pouvaient sans témérité franchir les navires anglais. Ainsi s'est dessinée cette sorte de grand jeu de barres entre la côte anglaise et les bases allemandes dont les épisodes furent les affaires de Scarborough, Dogger-Bank, Lowestoft et qui faillit se terminer par un grand coup de partie, au large du Jutland, le 31 mai dernier.

Les raisons que l'Allemagne avait eues de monter ce jeu existent toujours, mais elles peuvent se trouver diminuées par des circonstances habilement mises à profit par une politique intérieure avisée. En criant « victoire! » à tue-tête, le gouvernement impérial a pu répandre en Allemagne l'idée que l'honneur naval était sauf. Ainsi l'opinion publique, irritée par les effets du blocus, et réclamant une intervention de la flotte a trouvé une satisfaction illusoire sans doute, mais qui la détourne de récriminations qui ne furent pas étrangères aux précédentes manifestations de l'activité allemande sur mer. Il est incontestable que les Allemands sont satisfaits d'avoir vu leur flotte se mesurer contre la flotte anglaise et se tirer de cette rencontre redoutable avec des pertes équivalentes seulement à celles de l'Angleterre et qu'on lui représente comme inférieures. Il est bien possible que ce résultat suffise pour le moment à l'Allemagne consciente de l'impossibilité d'ébranler les mailles du blocus qui se resserrent chaque jour autour d'elle.

Dès lors, allégée de cette contrainte, de cette pression intérieure de l'opinion publique qui poussait la flotte dehors, quelles raisons conservera l'amirauté allemande de préparer une nouvelle action de ses escadres lorsque les réparations en seront terminées?

L'idée fondamentale du jeu de barres était de faire courir sur la mer, le plus possible, des navires de guerre anglais afin de leur infliger des pertes avec les sous-marins, les mines et même, comme cela fut tenté le 31 mai, avec le canon des divisions lancées à la rencontre des plus aventureux. L'Allemagne, par ce système, espérait arriver peu à peu à grignoter — pour nous servir d'un mot archaïque qui fit fortune en son temps — la grande flotte au point de l'amener avec le temps jusqu'à un état de presque égalité numérique qui eût permis la bataille. Il s'est trouvé que, contrairement aux prévisions allemandes, la méthode a coûté plus cher aux grignoteurs qu'aux grignotés. De sorte que — sur mer — c'est la valeur du système qui est en cause, et il doit sembler aujourd'hui décevant à ceux-là mêmes qui l'ont imaginé et appliqué.

Enfin, pour jouer aux barres, il faut des coureurs. L'Angleterre en a perdu d'excellents, surtout le *Queen Mary*, c'est entendu! Mais bien plus sensibles sont pour la flotte allemande la perte du *Lutnow*, les grandes avaries du *Dierflinger*, du *Seydlitz*, du *Von der Tann* qui non seulement ont décimé le « team » de ses grands coureurs, mais abaissent irrémédiablement la vitesse de son ensemble. L'Angleterre n'est pas embarrassée pour combler avec des unités neuves les vides produits dans l'escadre de croiseurs de bataille de l'amiral Beatty, tandis que l'Allemagne est dans l'impossibilité de reconstituer des groupes rapides, lesquels ont été d'ailleurs, même intacts, gagnés de vitesse par les Anglais. Le jeu de barres dans ces conditions n'est plus soutenable.

Cependant la flotte allemande restera sortie encore de ses ports. Elle en aura besoin pour un entraînement sans lequel elle s'effondrerait. Elle y sera contrainte le jour où l'opinion publique, se souvenant de la « victoire », demandera la preuve que ce ne fut pas une défaite. Elle sera plus prudente, plus attentive à éviter un engagement que les Anglais désirent avec une telle violence de passion qu'ils feront tout ce qui est humainement possible — comme ils l'ont fait au Jutland — pour l'obtenir. Et à cause de cela, il reste une possibilité, trop faible pour être une probabilité.

A. Larissou.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

La poste aux armées

Allons-nous voir marcher ce service de la Poste aux armées qui paraît, quant à la rapidité, avoir pris modèle sur l'ancien Ouest-Etat? C'est possible. En tout cas, on l'a affirmé, hier, à la Chambre, où M. Deguise interpellait à ce sujet le ministre de la Guerre, représenté en la circonstance par le colonel Gassouin.

Les critiques apportées à la tribune par M. Deguise? Tout le monde les connaît. Tous ceux du moins qui correspondent avec le front et savent avec quels retards parviennent, quand ils ne restent pas en route, lettres et colis postaux. Pour M. Deguise, comme pour M. Deshayes, le remède serait de confier exclusivement ces services postaux à des fonctionnaires de l'administration des Postes.

Dans un discours très précis, le colonel Gassouin a, d'ailleurs, assuré que l'on s'efforçait de le faire. Il a montré, d'autre part, les difficultés devant lesquelles on se trouve, pendant une bataille comme celle de Verdun, pour assurer la régularité des courriers surtout quand la gratuité augmente considérablement le nombre des lettres et des colis. Le colonel Gassouin a déclaré, d'autre part, que de sérieux efforts étaient faits dans le but de faciliter la correspondance des militaires des régions envahies avec leurs familles.

M. Nadi, puis M. Marc Bévillie ayant demandé l'affaiblissement des employés des postes et facteurs receveurs aux services postaux, M. Théveny s'écria :

— Après les ouvriers, si l'on retire les postiers, il n'y aura plus que les paysans dans les tranchées!

Interruption qui provoqua quelques applaudissements et aussi quelque bruit.

La Chambre goûta plus loin le délicat plaisir d'entendre M. Jean Bon qui, pour parler à ses collègues, condescendit à quitter sa montagne. M. Jean Bon fit, d'ailleurs, de l'humour aux dépens du 8^e génie, régiment d'une importance considérable, puisqu'il comporte un effectif de 20.000 hommes, dont une partie proviendrait d'une école de radiotélégraphie où l'on pratiquerait surtout la préparation à l'embusquage.

L'interpellation s'est finalement terminée le mieux du monde, par le vote, à mains levées, d'un ordre du jour de MM. Deshayes et Deguise par lequel la Chambre déclare compter sur le gouvernement pour accélérer la marche des services postaux aux armées en employant, autant que possible, des agents des P. T. T.

Au début, la Chambre avait validé sans débat les désignations des groupes pour la nomination de membres de commissions permanentes. Elle a adopté, d'autre part, divers projets et propositions dont l'un élève à 3.000 francs le maximum des dépôts dans des Caisses d'épargne.

Nouvelles parlementaires

Un langage énergique

En réponse à une lettre de M. Laurent Eynac, député de la Haute-Loire, sur le traitement de rigueur appliqué par l'Allemagne à certains de nos prisonniers exerçant des professions libérales, actuellement transférés dans des camps ou dans des détachements de travail spécialement constitués dans diverses régions de l'Allemagne et de la Russie occupée, M. Aristide Briand, président du Conseil, vient de faire savoir qu'il a prié l'ambassadeur d'Espagne à Berlin de faire connaître au gouvernement allemand que, si les instructions qu'il a données à cet égard n'étaient pas rapportées à bref délai, le gouvernement français se verrait dans la nécessité d'appliquer à des prisonniers allemands des mesures analogues.

Une interpellation

Le groupe parlementaire de défense des cheminots a chargé hier M. Marcel Cachin de déposer une demande d'interpellation sur les moyens que compte prendre le gouvernement pour assurer une amélioration de salaire à tous les employés de chemins de fer.

Cette interpellation vise M. Sembat qui, comme ministre des Travaux publics, devra répondre à son collègue socialiste.

La délégation aux armées

La sous-commission du personnel de la commission de l'armée a examiné les divers textes dont elle était saisie relativement à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées.

Après une longue discussion, elle a repoussé un contre-projet présenté par M. d'Ambigny. Elle s'est finalement prononcée pour un texte qui comprend, dans ses grandes lignes, le projet rapporté par M. Tardieu avec quelques modifications de forme.

La suspension des travaux parlementaires

Au cours de sa réunion d'hier, la Conférence des présidents des groupes et des grandes commissions s'est occupée officiellement de l'époque à laquelle les travaux de la Chambre devront être suspendus.

La Conférence a été d'avis que la Chambre pourrait s'ajourner du 27 juillet au 7 septembre prochain. Les présidents des groupes vont consulter leurs groupes respectifs sur ces dates.

La Conférence a décidé de proposer la fixation à mardi prochain du projet de résolution sur le contrôle parlementaire aux armées et d'inscrire à la suite la discussion des quatre contributions directes.

Le tambour du prisonnier Une journée de fête et de charité

Tandis que les régiments défilent au bruit sourd des caisses militaires et sous le soleil de juillet, je pense — je ne sais trop pourquoi — à un autre tambour, à ce tambour si singulier, si mélancolique et si grandiose, à ce tambour français dont a parlé Henri Heine et qui jouait en sourdine, avec tant d'âme et de grandeur, une *Marseillaise* émouvante...

Ah! que cela est vieux, que cela est touchant, cette histoire du tambour nommé Le Grand, dont le poète allemand nous a conté l'aventure!

Le Grand était entré à Berlin en 1806, avec les grenadiers et les voltigeurs, au milieu des chants et des ovations. Et c'était un brave homme, un peu simple et bon, une sorte de naïf et poignant virtuose qui jouait tous les airs sur sa caisse avec deux bâtons. « Par exemple, écrit Henri Heine, quand je ne comprends pas ce que signifiait le mot *liberté*, il me battait la *Marseillaise*... et je comprenais... »

Il est, actuellement, d'autres Français en Prusse, dans les camps de Silésie, de Brandebourg, de Hanovre; et ce sont des prisonniers. En ce jour de fête grave et contenue, de réjouissance sévère et comme voilée, tournons-nous un instant vers eux, associations à nos pensées et à nos espoirs.

Comme leur ancêtre, le tambour Le Grand, ces Français vivent sur la terre d'exil, et, comme lui peut-être, pour évoquer l'image de la patrie pour maintenir dans leur cœur le sentiment de la liberté, ils battent en sourdine, sur un vieux tambour, une *Marseillaise* aux accords déchirants.

L'un de ceux qui ont été *Aux mains de l'Allemande* et qui nous ont été rendus à cause de leurs blessures, M. Ch. Hennebois, nous dit que c'est justement par un matin de 14 juillet qu'il quitta, pour revenir vers la libre Suisse, son camp de prisonniers. « Oh! la matinée admirable, dit-il en pensant à ce grand jour. Un peu de fraîcheur est dans l'air; mais le bon soleil nous inonde. Et c'est le 14 juillet. — Y avez-vous pensé ? »

Oh! s'ils y ont pensé, tous ces soldats, tous ces braves, tous ces silencieux arrachés à leur sol natal, atteints par la guerre, au 14 juillet!

L'année dernière, à pareille époque, nos frères en exil ne pensaient même qu'à cela, des jours et des jours d'avance! Et, longtemps, bien longtemps avant que vint la date choisie, ce fut la préparation secrète et tant caressée de la fête de la patrie : drapeaux cousus en cachette avec de vieux linges, de vieilles ceintures, des mouchoirs déchirés; des lampions de papier adroitement peints, de maigres fleurs assemblées en bouquets pour des trophées humbles : coquelicots, pâquerettes et ces *vergissmichnicht* fleuris sur le glacis d'un fort, au soleil de Prusse... Enfin, le soir, en sourdine, distincte à peine, et si retenue que ce n'était plus qu'un souflet, montait comme du fond des âmes cette *Marseillaise* fredonnée à voix basse, modulée à petits coups sur le caisson retrouvé du tambour Le Grand. « Comme autrefois, dit le poète allemand, le tambour, le vieux tambour de 1806, battait les anciennes lottes pour la liberté, les vieilles batailles, les hauts faits de tout un grand passé militaire; et l'on eût dit que sa caisse était un être vivant qui prenait plaisir à exprimer sa joie intérieure... »

C'est le quatorze juillet.

A pareil jour sur la terre,

La liberté s'éveille

Et rit dans le tonnerre...

Ce couplet du Victor Hugo des *Chansons des rues et des bois*, avec son grand mot de liberté frappé sur le tambour, cette année comme l'année dernière, retentit dans les camps de la Prusse et fait frémir les cœurs. Venu du soleil du Midi ou grand dans les brumes du Nord, le soldat, captif sous un ciel hostile et gris, écoute à présent monter avec le rythme et gémit avec la cadence des deux bâtons réguliers toutes les voix lointaines et confidentielles de sa terre, de ses bois, de sa grève ou de son village.

S'il est du Midi, ce sont, par la magie du chant et de la musique, les deux anages légers, les olivettes et les pinèdes que reçoit le prisonnier. S'il est du Nord, ce sont les cités de labeur et de tumulte; et, s'il est né près de la côte, en vue de l'Océan, ce sont des filets bleus, des pompes rouges et des coiffes blanches, tout un gracieux et fin assemblage tricolore qu'aperçoit le prisonnier...

Un jour viendra, inévitable et magnifique, un autre jour de gloire et de soleil, où, sous le ciel de Prusse, le tambour Le Grand, le tambour de 1806, se dressera et prendra ses baguettes. Et, ce jour-là, pour annoncer la liberté au monde, il battra de nouveau, comme il fit jadis, sur son vieux caisson, une *Marseillaise* émouvante...

Edmond Pilon.

Les pertes prussiennes

ROTTERDAM, 13 juillet. — Les dix dernières listes des pertes prussiennes contiennent les noms de 33.640 blessés, tués et disparus, portant ainsi le total général, suivant les chiffres officiels, à 2.773.836.

Nous avons publié hier le programme des cérémonies d'aujourd'hui. Nous en rappelons sommairement les grandes lignes :

Les troupes qui seront massées sur l'esplanade des Invalides seront passées en revue par le président de la République vers 8 heures 30.

Le président de la République doit arriver à 9 heures à la tribune placée devant le Petit Palais.

Aussitôt commencera la remise des cinq cents premiers diplômes aux familles des soldats morts pour la patrie.

Quand cette cérémonie sera terminée, les troupes défilent devant la tribune présidentielle; elles suivront ensuite les Champs-Élysées, la place de la Concorde, la rue Royale, les grands boulevards jusqu'à la place de la République, d'où elles regagneront leurs cantonnements.

On estime qu'elles arriveront place de la République vers midi et demi.

Venant du front ou des garnisons voisines, les régiments qui prendront part à la revue sont arrivés hier à Paris où, à leur passage, la foule a chaleureusement manifesté par ses ovations la reconnaissance qu'elle voue à l'armée.

Dès 10 heures du matin, un bataillon de soldats russes débarquait à la gare du Nord, et drapeau et musique en tête descendait la rue Lafayette, précédé d'un bataillon de chasseurs à pied français.

Troupes russes et troupes françaises furent également applaudies. Les hommes avaient, en vérité, belle allure.

Grand succès également pour les Tammies, impeccables. Mais les Belges, montés à bicyclette, et les cavaliers indigènes et les troupes africaines requerront des ovations tout aussi chaleureuses.

Les défilés d'hier, véritables avant-premières de la revue et du défilé des troupes alliées d'aujourd'hui, permettent de deviner le succès sans précédent qui est à coup sûr réservé à la Fête Nationale d'aujourd'hui.

La Journée de Paris

Rappelons que c'est aujourd'hui que la Ville de Paris fait appel au cœur généreux de la population parisienne.

Combattants, blessés, réformés, réfugiés, prisonniers, nombreux sont ceux qui — après deux ans de lutte — ont droit à notre assistance et à notre reconnaissance. Qui ne voudrait aider ces quêteurs et ces quêtesuses et la Ville à faire — un peu — de cette journée de fête une journée de charité ?

Il faut que la Journée de Paris apporte à tous ceux qui souffrent des consolations. Paris aura à cœur que ce souhait soit complètement réalisé.

La journée française à Londres

LONDRES, 13 juillet. — La Croix-Rouge française prépare un effort considérable pour le 14 juillet.

Tous les journaux expliquent à leurs lecteurs les besoins de la Croix-Rouge et engagent ardemment les Anglais à contribuer de leur obole au soulagement des blessés français.

De très bons résultats sont attendus; déjà le lord maire de Londres a reçu des dons aussi nombreux que généreux.

Dans les rues, des flots de rubans tricolores et de petits objets fabriqués dans les tranchées seront mis en vente. La plupart des vendeuses porteront le costume alsacien.

Un journal, dont le titre est *France*, a été spécialement imprimé pour cette journée; sa devise est : « Verdun, Valeur, Victoire. » Ce journal publie le vibrant appel adressé par la reine Alexandra à la générosité du peuple anglais, ainsi que celui de M. Cambon.

La santé de M. Max

LONDRES, 13 juillet. — Le correspondant du *Times* à Amsterdam a reçu des nouvelles de M. Max, le bourgmestre de Bruxelles, par des officiers britanniques venant du château de Celle, qui sont arrivés le 10 juillet à Flessingue.

M. Max est en bonne santé, plein de courage, et son indomptable tempérament ne se laisse pas abattre par la captivité. Il insiste sur l'observation scrupuleuse des concessions qui lui ont été accordées. Il a une chambre pour lui seul. Les prisonniers sont servis par trente prisonniers belges de Celle. La nourriture laisse beaucoup à désirer; les prisonniers la refusent et vivent des provisions qu'ils reçoivent par colis postaux.

Les compagnons de M. Max sont des officiers français, anglais et russes.

THÉÂTRES

DISTRIBUTION DES PRIX AU CONSERVATOIRE

La distribution des prix du Conservatoire a eu lieu, hier matin, sous la présidence de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qui a rendu un vibrant hommage à la mémoire des héros tombés au champ d'honneur.

Ainsi, a-t-il dit, de toutes parts la volonté de triompher s'affirme. Vous sentez et je sens comme vous que nous sommes, vous et moi, à un poste de combat. Pour notre part, modeste, mais utile, nous lutterons pour servir jusqu'au bout notre admirable pays.

Plus d'écoles, plus de querelles : place au travail et au talent pour la renaissance de l'art français dans le monde !

Mes jeunes amis, par delà nos angoisses, par delà nos deuils, par delà les tombeaux, travaillez et servez la patrie !

Il a été ensuite procédé à lecture du palmarès que nos lecteurs connaissent déjà.

On ferme. — La Comédie-Française fermera ses portes à la fin de ce mois pour les rouvrir le 1^{er} septembre prochain.

Changement de spectacle. — On annonce les six dernières représentations de *la Flamée*, qui quittera l'affiche dimanche soir et sera remplacée mardi soir par la pièce de M. Edmond Haraucourt, *les Oubliés*.

Bienfaisance et solidarité. — Parmi les spectacles et attractions organisés à l'occasion du 14 juillet, l'après-midi de bienfaisance de l'Hôtel Biron (77, rue de Valenciennes), s'annonce comme devant, entre tous, attirer la plus grande affluence de public à cause de la splendeur et de l'attrait exceptionnel de son programme, ainsi que du bas prix de l'entrée uniformément fixée à 2 francs. Les plus grands artistes de Paris ont tenu à honneur d'y prêter leur concours avec un empressement qui prouve qu'on ne s'adresse jamais en vain à leur bon cœur lorsqu'il s'agit d'œuvres dignes d'intérêt comme celle de l'Hôtel Biron.

A l'occasion du 14 juillet, l'OLYMPIA donne aujourd'hui, à 14 h. 30, une grande matinée de gala avec Bruel, Carmen Vildes, Bergeret, les trois Fratellini, la troupe des Badjo Ben Joseph, etc., etc. La *Marseillaise*, par M. Audoin, de l'Opéra-Comique. Cent places gratuites seront mises à la disposition des militaires blessés qui se présenteront au contrôle avant 14 heures. Toutes les autres places seront à la disposition du public. Fauteuils de 4 à 6 francs. — Ce soir, à 20 h. 30, même spectacle. Demain samedi et dimanche, en matinée et en soirée, quatre dernières représentations. A partir de lundi, clôture nécessaire par les importants travaux à réaliser sur la scène et dans la salle.

CINEMAS -- ATTRACTIONS

AU GAUMONT-PALACE

LE DERNIER PROGRAMME DE LA SAISON

Amateurs de cinéma, hâtez-vous de voir le spectacle du GAUMONT-PALACE, destiné à clôturer la saison du superbe établissement du boulevard de Clichy, qui comprend un drame d'aventures en trois parties : *Le Pont des enfers*, puis *Le Coup du fakir*, vaudeville des plus gais interprété par M. Levesque ; ensuite, la *Marseillaise*, reconstitution historique et musicale.

Enfin, une nouvelle série de dessins animés de Raoul Barré, *le Torchon brûlé*, et un magnifique panorama de Louqsor en couleurs naturelles.

Pour terminer, la *Vaillante armée serbe à Salonique* ; le *Général Lyauté à Mouley Idress* et les *Chiens de l'Yser*.

Passera également au programme le film représentant nos héros parisiens, les glorieux musiciens de la *Garde royale écossaise*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73. OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

Le bébé de Bootles est une des choses les plus ravissantes que l'on puisse voir au cinéma ; la direction de l'OMNIA engage les familles à ne pas manquer cette représentation ; ce film est un bijou, Napierkowska triomphera, comme d'ha-

bitude, dans *Effets de lumière*, où elle est délicieuse. Paula Morly et Rivers sont amusants dans *l'Exces en tout est un défaut*. Bien d'autres films sont encore au programme, que complètent comme toujours les dernières actualités du front : *Notre offensive dans la Meuse vers Dompièrre* (2-8 juillet), et la suite de la *Bataille de la Somme*. Programme toujours supérieur, avec une admirable projection.

VENDREDI 14 JUILLET

La Matinée

Comédie-Française. — Matinée gratuite : *Horace*, *le Malade imaginaire*, *la Marseillaise*.

Opéra-Comique. — *Manon*, *les Soldats de France*, *le Chant du départ*, *la Marseillaise*.

Apollon. — *Rip*.

Vaudeville, Variétés, Renaissance, Palais-Royal, Bouffes-Parisiens, Porte-Saint-Martin et Ambigu : matinées réservées aux blessés ; Grand-Guignol, Nouveau-Cirque, même spectacles que le soir.

Concerts du Jardin du Luxembourg et orchestre des Concerts-Rouge réunis. — Vendredi 14 juillet, de 16 heures à 18 heures, Festival symphonique et vocal avec le concours de M. Charpentier, soliste des Concerts-Lamoureux.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme ci-dessus.)
Omnia-Pathe. — *Le bébé de Bootles* ; *Effets de lumière* (Mlle Napierkowska) ; *Notre offensive vers Dompièrre*.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La Soirée

Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*.
Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 41-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Pont des enfers*, *le Coup du fakir*, *la Marseillaise*, *le Torchon brûlé*, etc. Loc. 4, r. Forest de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathe. — *Le bébé de Bootles*, *Effets de lumière*, *l'Exces en tout est un défaut*, etc.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi, la reine d'Espagne et la famille royale quitteront La Granja mardi pour se rendre à Saint-Sébastien. Leurs Majestés et les infants passeront le mois d'août à Santander et le mois de septembre à Saint-Sébastien.

INFORMATIONS

— Le canonnier sergent au 102^e régiment d'artillerie lourde, Alexis-Lucien Anstett, vient d'être l'objet de la belle citation suivante :

« Servant téléphoniste d'un calme et d'un courage admirables, s'expose jour et nuit au feu incessant de l'ennemi pour maintenir les liaisons téléphoniques. En particulier pendant la période du 21 au 23 juin 1916. A déployé la plus grande bravoure pour réparer rapidement, malgré le bombardement continu d'obus de gros calibre, les lignes très fréquemment coupées. »

MARIAGES

— M. Henri Letellier, ancien directeur du Journal, vient d'épouser Mlle Margaret Gillespie, de Pittsburg.

— Nous apprenons le mariage du docteur Emile-Auguste Tourmay, ancien interne des hôpitaux de Paris, actuellement médecin-major de 1^{re} classe, avec Mlle Jeanne Tonzet, professeur de sciences au lycée de Clermont (Oise).

DEUILS

Nous apprenons la mort :
Du général Meunier, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien membre du conseil supérieur de la guerre, ancien gouverneur militaire de Lyon, décédé hier en son domicile, 10, rue Maignon ;
De M. Maugon, premier président à la Cour d'appel de Rennes ;

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 29, boulevard Poissonnière, Paris. Tél. Cent. 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial réduit pour nos abonnés.

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — Paris-Joigny (125 kil.). — Départ et arrivée à 8 heures à la sortie de Villeneuve-Saint-Georges.

COURSE A PIED

S. A. de Paris. — Sur la piste des Patronnages, à Gentilly, réunion d'athlétisme ; Cercle olympique de Paris. — A 2 heures, sur la piste du boulevard Davoust, interclub ; C. A. de la Marne. — A 7 h. 15, au pont de Mulhouse ; C. A. S. Générale. — A 9 heures, demain matin, au Stade Jean-Bouin, à Aubertin. G. U. S. Club. — A 2 h. 30, au Perreux, 100, 400, 1.500, poids, saut et 1.600 m. relais ; Racing Club de France. — A h. 30, à la Croix-Catelan, Formation des équipes de relais de dimanche ; Stade Français. — A Saint-Clément, à 3 h. après-midi, entraînement pour dimanche.

GYMNASTIQUE

Patronage de France. — L'Union Régionale de Seine-et-Oise de la F.G.S.P.F. organise pour le dimanche 16 juillet, à 2 heures, sur le terrain de l'Espérance de Versailles, ses épreuves annuelles d'athlétisme. Afin de donner plus d'éclat à cette réunion sportive, il a été décidé d'y adjoindre un concours de lancement de grenades et un festival de gymnastique.

En ce qui concerne les concours athlétiques qui comprendront, pour les adultes, des courses de 100, 400, 800, 1.500 et 3.000 mètres, saut en hauteur et en longueur, avec et sans élan, lancement du poids et du disque ; pour les pupilles : des courses de 60 et de 500 mètres, saut en hauteur et en longueur, avec et sans élan, lancement du poids de 5 kilos et lancement du disque. Pour le festival de gymnastique, l'U. R. a déjà obtenu le concours de la Saint Maurice de Versailles, l'Espérance de Versailles, la Jeune Sévrienne, la Saint Louis de Garches, ainsi que celui des Pupilles de l'Yser, colonie belge d'orphelins.

AVIRON

Pour les jeunes classes. — Les régates organisées par le Rowing-Club de Paris dans le bassin de Courbevoie-Asnières, auront lieu le dimanche 16 juillet, à 2 heures.

Cette quatrième journée organisée par le doyen des clubs parisiens, sous le patronage de l'Union des Sociétés d'Aviron de la Région parisienne et du Comité d'Education physique, se courra dans le bassin de Courbevoie-Asnières. Elle comprend six courses.

Les épreuves, toutes en joies, seront réservées aux jeunes gens des classes 18, 19, 20 et 21, et aux ajournés des classes 15, 16 et 17, membres des sociétés nautiques ou du Comité d'Education Physique.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco 6 échantillons avec Bon-Prime contre 8 fr. 40.

L'ALCOOL de MENTHE DE RICQLÈS

est un produit hygiénique
et antiseptique indispensable

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 14 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XVIII

Qui est encore la suite du précédent

— Que non pas... D'abord je n'aime point mon fils... Mais si je parle ainsi, c'est que je viens d'avoir avec lui un entretien qui ne me laisse aucun doute sur la sincérité de ses sentiments à l'égard de notre cause... L'Allemand, chez lui, a eu raison du soupçon... Pour l'Allemagne, à cette heure, Jean arracherait le cœur à Edith Argirh...

Et Widorski conta brièvement la scène qui s'était déroulée entre lui et le jeune homme, moins d'une heure auparavant...

En entendant cela, Jack murmura :

— Allons, c'est fort bien joué... et j'avais raison de soutenir à Broadway que ce Jean n'était pas un mauvais diable... Il a bien roulé son père... Il adore Edith Argirh et fera tout pour la sauver...

Le nain se frotta les mains et conclut :

— Tout va bien... Je suis dans la place... Dans quelques instants je vais être au courant, sans doute, de bien des choses... Je les répète à Brad-

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

way... Nous mettons Jean dans la confidence et, à nous trois, nous parvenons, en temps voulu, à démasquer définitivement le Widorski et sa bande !...

Mais Jack, sur la seconde se gratta l'oreille...

— Oui, ajouta-t-il... tout ira bien ainsi à condition que je puisse sortir d'ici... et ça, ça ne me paraît pas dans le domaine des choses faciles... Bah ! avec du flair !... et en y mettant le temps...

Il n'eut pas le loisir d'en dire davantage... On venait d'entr'ouvrir la porte derrière laquelle il se trouvait.

Il fit un saut de carpe en arrière...

La pièce fut brusquement inondée de lumière... Jack jeta un rapide coup d'œil autour de lui...

A sa gauche se trouvait un vase de porcelaine, qui pouvait avoir un mètre quatre-vingts de haut environ et un mètre de diamètre...

Notre nain n'hésita pas...

Il disparut dans le vase...

Il était temps...

La porte venait d'être toute grande ouverte...

Wo-Li-Wo, suivi de Widorski venait de pénétrer dans la pièce...

Tandis que le Chinois et son compagnon gagnaient les sièges disposés autour de l'immense table qui occupait le milieu du lieu, Jack, non sans tressaillir de joie constata que certaines parties du vase dans lequel il s'était blotti étaient ajourées...

Non seulement il pouvait entendre, mais encore il pouvait voir...

C'était merveilleux... inespéré !...

Notre petit bout d'homme sentit une confiance définitive l'envahir...

Décidément, tout allait au gré de ses desirs...

Pourvu que ça dure ! fit-il sur un ton de prière.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 13 juillet 1916

Quelques averses sont encore tombées hier pendant la tenue de notre marché hebdomadaire et le ciel est resté couvert aujourd'hui.

Cette température humide exercera son influence sur les récoltes en terre. Pour le blé, on se plaint dans plusieurs régions de la rouille, alors qu'en général la culture se montre satisfaisante et si le beau temps revient bientôt, le mal sera vite réparé. Les offres sont restreintes et l'on trouverait vendeurs à 34 francs dans les départements voisins de Paris. Dans l'Ouest, il y aurait vendeurs de 31 à 33 fr., gare départ. Sans recherches aux limites de la taxe, soit 16.50. Farines colées 13.50 à 14.50, tenues 14.75 à 15.25 les 100 kilos. Seigles fermes 31.50 à 32 fr. Orges sans affaires : vendeurs belle qualité 41 à 42 fr. Sarrazins peu offerts, cours 31 à 32 fr. Avoines, offres nulles au prix taxé de 20 fr. départ.

Sucre : les demandes sont toujours supérieures aux livraisons. Alcool, sans affaires. Suifs, cote officielle en hausse de 1 fr. à 148 fr. Huile de lin, 129 à 130, soit 1 fr. à 1 fr. 50 de hausse. Huile de colza sans changement à 152 fr.

Aux Halles centrales, arrivages réguliers en beurre et œufs, sans variations appréciables. Les fruits et légumes sont abondants et les prix se maintiennent difficilement. La pomme de terre, abondante à Paris et sur tous les marchés, ne tombera guère au-dessous des cours actuels de 18 à 20 fr. les 100 kil. en raison de l'importante consommation de ce légume, vraie providence de toutes les classes pendant la cherté des vivres. La récolte se présente bien, mais il faudrait de la chaleur pour faire grossir les tubercules, tandis que la pluie a surtout développé le fanage. Partout les plants sont en fleurs.

Au marché des Innocents la Bretagne valait 18 à 20 fr. la région parisienne, plus abondante, obtenait de 21 à 22 fr. les 100 kil. Dans le Finistère, les nouvelles valent 15 à 20 fr. suivant qualité et transport. Disperses adjudications notariales ont eu lieu ces jours derniers dans les communes de 12.15 à 12.25 les 100 kil. rendus.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

En présence du manque d'œuvres en action pour l'approvisionnement du camp retranché de Paris, il sera probablement exercé, par l'administration de la Guerre, des réquisitions de 25 à 50.000 quintaux. Le gouvernement s'assurera, en outre, 2 millions de quintaux sur la prochaine récolte indigène comme il en avait prélevé 4 millions sur celle de l'année dernière.

MÉTALLS A LONDRES

La tonne de 1.015 kilos : Cuivre Chili, disp. 93, liv. 8 mois 91; électrolytique, 128; étain, comptant 160 1/2, liv. 3 mois, 170; plomb anglais, 29; zinc, comptant 43; argent, l'once 31 gr. 1.015, 29 d. 1/2.

La Bourse de Paris

DU 13 JUILLET 1916

L'animation s'est encore restreinte, l'imminence du chômage exerçant son influence sur la bourse : toutefois, nos rentes font encore bonne contenance, le 3 0/0 s'établissant à 90.80, le 4 0/0 passant de 61.25 à 61.10; à 1/2 0/0, 90.50. Aux emprunts étrangers, l'Extérieure espagnole échut à 98.10 contre 98.60. Russes soutenus : le Consolidé fait 75; 4999, 81.50; 1914, 61.50. Banques calmes : la Banque de France revient à 5.000; Lyonnais, 1.190; Banque de Paris, 1.195. Transactions très rares sur les Chemins : Orléans, 1.200; Est, 880.

Cuprifères toujours hésitantes : le Rio se retrouve à 1.740 contre 1.745. Valeurs diverses irrégulières : Métro, 457; Nord-Sud, 121; Thomson, 611.

Enfin, en coulure, quelques demandes sur la Toulou, qui s'élève de 1.090 à 1.099; Bakou 1.588; Maltzof, 608.

Mines d'or de l'Amérique : la Goldfields revient de 42.75 à 42.

SOLDATS BLESSÉS. CONVALESCENTS, recevoir gratuit. Jeçons fleurs mie de pain par jne homme art. peintre. Ecrire : Géo Navarre, 47, rue Daru, Paris (16).

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE

SPIRALE
EXTENSIBLELa Seule
en
TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties
de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui
supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE

SEULE COURBE
qui glisse toujours,
d'où obligation de
trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or; 2^e qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et Bonnes Maisons
de Chaussures, Parapluies, Sports, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Choléra
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : A. R. à Vienne Paris.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT
ET A LA MEDITERRANEE

Nouvelle relation de nuit de Paris avec Evian et Chamonix
A partir du 12 juillet prochain, une nouvelle relation de
nuit sera établie entre Paris, Evian et Chamonix :

Paris, 20 h. 35; Evian, 9 h. 35; Saint-Gervais, 10 h. 18;

Chamonix, 11 h. 37.

Lits-salon avec ou sans draps, couchettes Paris-Evian;

Hôtel-salon Paris-Saint-Gervais; wagon-lits Paris-Bellegarde;

Wagon-restaurant Annemasse-Saint-Gervais.

Cette relation n'aura lieu, au départ de Bellegarde, qu'en

1^{re} et 2^e classes, mais les voyageurs de 3^e classe trouveront

à cette gare une correspondance qui leur permettra d'ar-

river :

A Evian, 10 h. 14; à Saint-Gervais, 11 h. 45; à Chamonix,

13 h. 08.

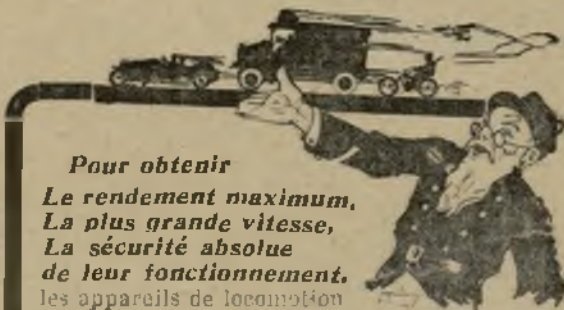
Sauvez vos Cheveux

PAR LE

Pétrole HAHN

PRODUIT FRANÇAIS

Gros : F. YBERT, Fils, LYON.



Pour obtenir

Le rendement maximum,
La plus grande vitesse,
La sécurité absolue
de leur fonctionnement.

les appareils de locomotion
automobile de tous systèmes employés dans
la zone des armées sont munis du

Carburateur

ZÉNITH

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillet, LYON

Direction à PARIS : 15, rue du Débarcadere

Usines et Succursales : LYON,
PARIS, LOUVRES, BRUXELLES,
LA HAYE, MILAN, TUNIS, DE-
TROIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond
par retour à toutes demandes de
renseignements d'ordre technique
ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Enlèvement des bagages à domicile au moment des gros
départs pour la campagne et les bains de mer. — Comme
les années précédentes, l'administration des Chemins de fer
de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les
plus nombreux départs pour la campagne et les bains de
mer, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à
domicile à prix très réduits : 0 fr. 14 par colis. L'enlèvement
a lieu la veille du départ.

Le service fonctionnera à l'occasion des départs des 11,
12, 13, 29, 30 et 31 juillet, 1^{er}, 12, 14 et 15 août et 2 sep-
tembre 1916.

En raison des circonstances, les demandes seront accep-
tées seulement pour les dix premiers et les 14^e et 17^e arron-
dissements et dans la mesure où le service pourra être
assuré effectivement en égard aux voitures disponibles.

Les voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domi-
cile trouveront des formules spéciales de demandes dans
les bureaux de ville et les gares du réseau à Paris. Les
demandes doivent être adressées au bureau spécial de l'en-
lèvement des bagages, 28, rue de Grammont, où se déli-
vrent également des billets de toute nature.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Son Excellence Von Powetel, sous-atta-
ché naval à notre ambassade de Washington.

Tandis que ses acolytes portaient leurs notes,
compulsant leurs liasses de papiers tirées de
leurs poches bourrées de documents, Li-Pou-
Fang, d'une voix lente et qui donnait toujours le
friand à ses compagnons, questionna :

— Personne de vous n'est entré ici, il y a une
heure, par la porte secrète de l'impasse de la
Pagode-Bleue ?

Tous firent un geste de la main ou un signe de
tête qui voulait à peu près dire : « Non, pas moi. »

Alors Li-Pou-Fang laissa tomber de ses lèvres
minces et relevées par un soupçon de sourire :

— Etrange ! Mais, passons...

Littleman, qui paraissait pressé de prendre la
parole, car plusieurs fois il avait entr'ouvert la
bouche mais s'était tu sur un signe de Li-Pou-
Fang, leva vers le plafond un index autoritaire et
commença :

— La situation s'aggrave... D'un rapport fort dé-
taillé qui m'a été remis ce soir, il apparaît comme
certain que John Argirh est à la veille de signer
avec les Alliés pour la livraison d'importantes com-
mandes...

Powetel interrompit d'une voix tranchante :

— Vieille histoire... Il fournit la mandite An-
gleterre et l'aveugle France depuis le presque dé-
but des hostilités...

— Entendu... mais trois de ses ateliers seule-
ment travaillent pour ces puissances ennemies...
Or, il serait question de mettre les vingt ateliers
d'Argirh-City à leur disposition...

— Exact ! laissa tomber Appenburg de ses lèvres
lippues.

— Tout ce qu'il y a de plus exact... Le contrat
sera signé dans trois jours. C'est un coup terrible

porté à la vertueuse Allemagne... C'est la guerre
prolongée d'un an...

— Il ne faut pas qu'Argirh signe ses marchés.

— C'est aussi mon avis...

— Il faut agir...

— Réfléchissons...

Ces brutes immondes s'étreignirent le front et
ruminèrent leurs infamies. Widerski, le premier,
déclara :

— La situation n'est pas autrement inquiétante...

Mon fils devant épouser miss Edith Argirh...

Li-Pou-Fang, avec un sourire plein de dédain,

laissa tomber d'une voix blanche :

— Il est des désirs qu'il ne faut pas prendre

pour des réalités.

Widerski, d'un bloc, se retourna vers le Chi-
nois...

Sur un ton agressif, il déclara :

— J'affirme qu'avant trois mois, peut-être deux,

mon fils...

Li-Pou-Fang ne le laissa pas achever.

Il déclara sur un ton péremptoire :

— Ton fils n'épousera jamais miss Edith Ar-

girh pour cette raison qu'elle est depuis huit jours

liée à James Parry...

Widerski devint pourpre.

Un afflux de sang lui brûla le cerveau...

Il serra les poings de rage et machonna :

— La preuve ?

— Je la possède... Mes gens ont entendu... et mes

gens entendent bien...

— Oh ! la canaille ! hurla Widerski... Il m'au-

rait joué ?

— Argirh est un très habile homme... Tu es

tombe dans le piège qu'il t'a tendu...

— C'est impossible !... Il me disait, hier encore...

Il mentait...

— Mais alors ?

— Alors ceci n'a point d'importance...

— Pardon...

— Non... aucune... Le mariage de ton fils avec
miss Edith ne pouvait que satisfaire la vengeance...
Ta vengeance ne compte point... L'Allemagne seule
compte pour nous et pour toi...

— L'Allemagne, seule !... approuva Powetel...

Et, après un court silence, Li-Pou-Fang pour-
suivit, penché sur un véritable fouillis de pape-
rasses :

— Argirh signera avec les Alliés dans trois

jours...

— C'est exact, affirma Littleman...

— Ce qu'il faut à tout prix connaître mainte-
nant, c'est la teneur du traité, la nature et le ca-
ractère des conventions...

— A quoi bon tout cela ?... et à quoi cela nous
avancera-t-il... C'est perdre son temps... Argirh ne
doit pas signer... Argirh ne doit pas livrer de ma-
tériel aux Alliés... Là est l'essentiel... Détruisons
ses ateliers : il n'y a pas d'autre solution...

Li-Pou-Fang, avec un sang-froid imperturba-
ble, reprocha :

— Widerski, la haine, toujours, l'aveugle... D'a-
bord, il nous est difficile de tenter ce que tu pro-
poses... les ateliers d'Argirh sont étroitement

surveillés... D'autre part, ces ateliers, nous les
voulons, pour nous... pour l'Allemagne... Les dé-
truire ne serait pas conforme aux ordres de votre

vénéré kaiser...

— Alors ?

— Alors, il faut agir plus méthodiquement...

— A-t-on tenté d'acheter Argirh City ? ques-

tionna Powetel.

— Non, fit Widerski, et du reste c'est là une dé-

marche inutile : Argirh ne voudra pas...

(A suivre.)

Le joyeux salut des Ecossais au roi George V



Un important effectif de Highlanders écossais qui, ces temps derniers, se sont conduits avec une insigne bravoure sur le front de la Somme, avait été passé en revue par le roi George V dans un camp britannique avant de partir pour la France. Et c'est de leur geste familier et traditionnel — la toque à la pointe de la baïonnette — qu'ils saluèrent, ce jour-là, l'arrivée du souverain.

LA PROMOTION "DE ROZE"



Les colonels Baret et Girod, frappés de la hardiesse d'un certain nombre de pilotes de l'Ecole de perfectionnement de Pau, ont choisi vingt-cinq jeunes aviateurs, et ces vingt-cinq « as » ont formé la promotion « De Roze » en mémoire du commandant aviateur de Roze, glorieusement mort à l'ennemi.